

LES TROIS HENRI

Extraits

196 HISTOIRE DE FRANCE.

Cependant, depuis la Saint-Barthélémy, un mal étrange consumait le roi Charles IX. Des convulsions, des angoisses de toute espèce, accompagnait cette maladie à laquelle il devait bientôt succomber. Le 30 mai 1574, Charles IX expira à l'âge de vingt-trois ans. Il laissait la régence à sa mère, jusqu'à l'arrivée du Duc d'Anjou, son frère et son successeur, qui avait été récemment appelé au trône de Pologne, et qui devint roi de France sous le nom de Henri III. C'est sous le règne de Charles IX que le commencement de l'année fut fixée au 1^{er} janvier ; jusque là elle avait commencé à Pâques.

6. Henri III (1574-1589). La Ligue ; Henri de Guise ; Henri de Navarre.

Pendant la courte régence de Catherine de Médicis, la guerre civile s'était rallumée. Le parti des protestants avait pris de nouvelles forces ; ils étaient soutenus par une foule de puissants seigneurs qui, sans partager leurs opinions religieuses, redoutaient l'ambition des Guises et avaient en horreur les massacres de la Saint-Barthélemy.

La cour, dirigée par une femme comme Catherine de Médicis, et par un prince comme Henri III, était incapable de résister à la révolte. Mais les catholiques ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes. Le grand-duc François de Guise, en mourant assassiné, avait laissé des frères et des fils, héritiers de ses croyances religieuses et de sa politique. Son fils aîné, le duc Henri de Guise, sans avoir le génie et la grande piété de son père, avait cependant toutes les qualités qui font un chef habile et populaire. D'un extérieur agréable, d'une grande bravoure, il trouvait dans la cause catholique un puissant élément de force. « La France, dit naïvement un contemporain, était folle de cet homme, car c'est trop peu dire qu'elle en était amoureuse. » Et l'on répétait, que les huguenots eux-mêmes devenaient ses partisans lorsqu'ils regardaient le duc de Guise.

Au milieu de ces graves événements, que faisait Henri III ? Enfermé au fond de son palais avec de jeunes seigneurs ses favoris, qu'il nommait ses mignons, il ne s'occupait que de toilette et de plaisirs. Ses courtisans imitaient tous ses caprices, et, pour entretenir leurs folles dépenses, il leur prodiguait les trésors de l'État.

Pendant qu'Henri III se livrait au plaisir avec ses *mignons*, on conspirait à la cour. Le chef du complot était le frère même du roi, François, duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou. Le 15 septembre 1575, ce prince ambitieux, faisant alliance avec les protestants, s'échappa du Louvre par une fenêtre, et de Paris par une brèche pratiquée dans les remparts. En arrivant à Dreux, dans son apanage, il lança un manifeste contre l'excès des impôts, la dilapidation des revenus publics « et les pernicious ministres ». Ces derniers mots étaient à l'adresse des Guises.

Parmi les complices du duc d'Anjou se trouvait le fils d'Antoine de Bourbon, le jeune roi Henri de Navarre, depuis longtemps engagé dans les rangs des huguenots. Lui aussi s'éloigna secrètement de la cour pour rejoindre les mécontents. « La cour, écrivit-il à un de ses amis, est la plus étrange que vous ayez jamais vue. Nous sommes presque toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues, jaques de maille, et bien souvent la cuirassière sous la cape. Je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils me disent qu'ils me tueront, et je veux gagner les devants. » Le 3 février 1576, il fuit, à son tour, le Louvre ; Le 5 février il franchit la seine et galope vers l'Ouest. Henri de Navarre est enfin libre et peut rejoindre les siens. Le Béarnais rejoint l'armée des Princes, près de 30 000 hommes réunis par son cousin, le prince de Condé et François d'Alençon.

Gémissant de voir ces événements troubler ses plaisirs, Henri III chargea-t-il sa mère de négocier la paix à quelque prix que ce fût. Cette paix, dite « paix de Monsieur », fut signée à Beaulieu. Elle donnait d'immenses avantages au parti protestant.

Ce traité, qui mettait au grand jour la faiblesse et l'impuissance de la royauté, excita l'indignation des catholiques et provoqua la sainte Ligue, c'est-à-dire une association dont le but apparent était de

197 HISTOIRE DE FRANCE.

combattre l'hérésie, mais qui était réellement dirigée contre l'autorité royale. Le chef de la Ligue était Henri de Guise, surnommé le Balafré, parce qu'il portait sur la joue la cicatrice d'une blessure reçue dans un combat contre les Allemands. Le duc de Guise, brave, éloquent, doué de tous les avantages extérieurs, était l'idole du peuple. Il aspirait, disait-on, au trône.

Du sein de la mollesse et de l'abjection où le roi languissait, il ne put voir ces manœuvres sans effroi. Sortant un moment de sa léthargie, et se flattant d'opposer la volonté nationale à une faction audacieuse, il parut aux états qui s'ouvrirent à Blois en 1576, dans tout l'éclat de la majesté royale, et y déploya toutes les ressources d'une élocution facile et gracieuse. Mais ces dehors séduisants restèrent sans effet sur une assemblée qui l'avait condamné d'avance.

Trop faible pour combattre la Ligue à force ouverte, il prit, par le conseil de sa mère, la résolution de se mettre lui-même à la tête de l'union et d'accéder à une confédération secrètement dirigée contre lui. Mais cette démarche le faisait ennemi d'un parti sans le rendre maître de l'autre. Guise restait toujours le chef suprême de la Ligue.

Henri de Navarre a fini par regagner Nérac, en son château situé en Aquitaine. De son côté, son épouse Marguerite de Valois parvient à son tour à quitter le Louvre, en janvier 1577, mais pour rejoindre les Flandres où elle retrouve le duc de Guise. Elle se réfugie à Cambrai mais doit rentrer à Paris pour demander au roi Henri III, son frère, la permission de retrouver son mari qu'elle n'a pas vu depuis deux ans. Elle part pour la Gascogne le 2 août 1578.

En 1582, Henri III demande à sa sœur de revenir au Louvre pour qu'elle révèle les projets politiques de Béarnais. Les vraies raisons de son départ sont obscures. Henri III et Catherine espèrent ainsi attirer Navarre à la Cour.

Le 14 décembre elle est pourtant accueillie froidement, le roi la tenant pour responsable du dernier conflit. Et la situation se dégrade encore. Alors qu'Henri III alterne vie dissipée et mysticisme, Marguerite encourage les moqueries contre ses mœurs. Finalement, en 1583, le roi chasse sa sœur de la cour.

Henri III, au lieu de combattre la Ligue, encore mal affermie malgré son audace, négocie avec les ligueurs et subit la loi qu'ils lui dictent par le traité de Nemours (1585). Tous les anciens édits de tolérance étaient révoqués, le culte protestant était interdit sous peine de mort et de confiscation des biens. Les réformés ne pouvaient se soumettre à d'aussi dures conditions : on reprit les armes.

7. Bataille de Coutras (20 octobre 1587 ; journée des barricades. — C'était la huitième guerre civile ; elle fut appelée la guerre des trois Henri, du nom des trois chefs, Henri de Valois, Henri de Guise, Henri de Navarre. Le duc de Joyeuse, l'un des mignons de Henri III, fut mis à la tête des troupes royales et chargé de combattre le roi de Navarre. Les deux armées se rencontrèrent à Coutras. En marchant au combat, Henri de Bourbon adressa ces paroles au prince de Condé et au comte de Soissons : « Je ne vous dirai qu'une chose, c'est que vous êtes de la maison de Bourbon, et vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné. » Il combattit en habile capitaine et en vaillant soldat : il remporta une victoire complète. Joyeuse fut tué dans l'action. Henri de Navarre ne profita pas de ce succès.

Pendant ce temps, le duc de Guise arrêta en Champagne une invasion d'Allemands qui allaient se joindre aux protestants. Après les avoir vaincus deux fois, il les força à une retraite désastreuse. Ce succès ne fit que le rendre plus cher aux ligueurs et plus redoutable à Henri III, qui lui défendit de revenir à Paris. Mais le duc de Guise eut l'audace de désobéir, et fut reçu avec enthousiasme par le peuple, qui lui forma un immense cortège. Le roi, effrayé de ces démonstrations, fait alors entrer six mille soldats pour se défendre contre les factieux. Les bourgeois prennent les armes, tendent des chaînes au coin de chaque rue et élèvent partout des barricades. Des fenêtres de leurs maisons, ils assaillent les soldats de la garde royale, en tuent une partie, désarment les autres, et tiennent le roi prisonnier dans le Louvre.

8. Etats de Blois ; assassinat du duc de Guise. — Henri III paraissait perdu. Mais ce jour-là Guise osa trop, ou trop peu. Un moment d'irrésolution lui fit tout perdre. Pendant qu'il diffère d'attaquer le palais, la vieille Catherine de Médicis se fait transporter auprès de lui, l'amuse par des négociations, et donne au roi le temps de s'échapper de Paris et de se sauver à Chartres. Guise restait maître absolu. Il déploie dans la capitale un pouvoir souverain, change les magistrats, s'empare de l'arsenal et de la Bastille. Déjà, sa sœur, la duchesse de Montpensier, montrait des ciseaux d'or pour tondre, disait-elle, le dernier des Valois. Mais Guise aimait mieux devoir la couronne au choix de la nation qu'à un soulèvement populaire.

Il avait d'ailleurs éprouvé de la résistance de la part du parlement. Guise traite avec Henri III qui s'engage à convoquer les états généraux à Blois. Le roi croyait trouver dans cette assemblée nationale de l'appui contre un sujet ambitieux ; mais ses illusions furent de courte durée. L'esprit de la Ligue animait la plupart des députés, soumis à l'influence de Guise. L'autorité royale fut méconnue, avilie ; le roi fut abreuvé d'outrages.

Henri III, n'osant ou ne pouvant faire juger un sujet rebelle, prend le parti de l'assassiner. Le dimanche 23 décembre, Guise, mandé chez le roi, s'y rend, malgré les avis sinistres qui lui sont parvenus. A peine est-il entré au château, qu'on ferme les portes pour le séparer de ses gardes ; il se dirige néanmoins vers le cabinet où se tenait le conseil ; mais, dans le trajet, il est assailli par des assassins placés en embuscade derrière une tapisserie et percé à la fois d'un grand nombre de coups de poignard. Aux derniers cris poussés par la victime, le roi sortit de son cabinet et vint dans la chambre où le meurtre avait été commis ; le corps du Balafré était là gisant et déjà inanimé. Henri III le poussa du pied, et, le regardant attentivement, il s'écria : « Mon Dieu, qu'il est grand ! il paraît encore plus grand mort que vivant. » Le lendemain, son frère, le cardinal de Lorraine, fut tué par des soldats.

198 *HISTOIRE DE FRANCE.*

9. Soulèvement dans Paris. Assassinat de Henri III. — A la nouvelle du meurtre du duc de Guise, la douleur et l'indignation éclatent dans Paris. La Sorbonne et le parlement déclarent Henri III déchu du trône et délient ses sujets du serment de fidélité. Le duc de Mayenne, frère des Guises, est nommé chef de la Ligue et lieutenant général du royaume. Les grandes villes suivirent l'exemple de Paris ; Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se déclarent contre le roi.

Henri III n'eut d'autre ressource que de se réconcilier avec le roi de Navarre. Les deux princes s'embrassèrent au château du Plessis-lès-Tours. Après avoir réuni leurs forces et obtenu des avantages importants, ils s'avancèrent jusqu'à Saint-Cloud pour assiéger Paris et frapper la Ligue au cœur. Mais Henri III ne devait pas rentrer dans sa capitale. Un fanatique nommé Jacques Clément, égaré par de pernicieuses maximes, s'introduisit auprès du roi sous prétexte de lui remettre une lettre et le frappa d'un coup de couteau dans le ventre. La blessure était mortelle. Henri III mourut le 2 août 1589, en déclarant le roi de Navarre son héritier, et l'exhortant à rentrer dans le sein de l'Église catholique. Avec ce prince s'éteignit la race des Valois, qui avait donné treize rois à la France dans un espace de 261 ans.